

# LES DEUX FABRIQUES.

## I.—LES MARIÉS.



NE foule nombreuse était réunie dans la petite église gothique d'Oisel, sur la rive gauche de la Seine, et tous les regards se portaient avec une attention, bienveillante chez les uns, maligne et satirique chez les autres, sur deux fiancées, à genoux devant l'autel de la Sainte-Vierge, à côté de leurs futurs, et qui attendaient, recueillies et le front baissé, la bénédiction nuptiale. En les voyant si semblables d'âge, de maintien, de toilette, on les aurait prises volontiers pour deux sœurs; elles n'étaient cependant que cousines, mais leur sort était si identique, qu'elles semblaient jumelles de position, comme d'autres le sont de naissance. Orphelines toutes deux, elles avaient été adoptées et élevées ensemble par une vieille parente, qui les aimait d'une même affection; leur fortune était égale, leur âge le même, et elles se mariaient le même jour, à la même heure, au même autel. Les deux fiancés étaient chacun à la tête d'une manufacture importante, situées dans ces belles vallées, baignées par la Seine, entre Elbeuf et Rouen, ces grands centres d'industrie. Amélie épousait M. Valory, fabricant de draps, et Clémence avait choisi Léon Morel, qui possédait une vaste filature de coton. La ressemblance de leurs destinées les suivait ainsi jusqu'à l'autel, où elles apportaient le calme pensif, le même recueillement attendri. Les curieux s'ébahissaient en les voyant si semblables, et une jeune paysanne disait à demi-voix :

« Comme elles se ressemblent ! si jolies toutes deux ! je ne les distingue pas d'ici ! »

— Je n'ai plus mes yeux de quinze ans, repartit une vieille, mais je vois bien que mademoiselle Amélie, c'est celle qui regarde toujours son mari, et mademoiselle Clémence, celle qui ne lève pas les yeux de dessus son livre.

— Dam ! c'est vrai, grand'mère ! Mademoiselle Clémence est si bonne, si posée, si pieuse, mais sa cousine est bien aveuglante aussi ! Voyez donc comme elle a bonne grâce à répondre à M. le curé ! »

La cérémonie s'achevait : les deux cousines s'agenouillèrent une dernière fois ; Clémence disant en son cœur : « Mon Dieu ! faites que je sois heureuse ! »

Clémence répétant ce vœu, écho de toute sa vie : Seigneur ! faites que je sois bonne, et que ceux qui m'entourent soient heureux ! »

Elles traversèrent la nef, et revinrent chez leur tante, où un grand déjeuner les attendait ; quelques heures après, prénant à partir, Amélie pour Paris, où son mari voulait l'emmenant réunies un instant dans leur chambre afin de faire leur toilette de voyage, s'embrassèrent tendrement, et Amélie s'écria :

« Nous nous séparons donc ! nous, les inséparables ! »

— Bientôt, nous nous retrouverons, et nous habiterons, si non la même demeure, au moins la même vallée.

— Que ne peux-tu m'accompagner à Paris ! Quel but pour un voyage de noces, mon Dieu ! que les Andelys !

— Tu sais, répondit Clémence avec douceur, que la grand'mère de M. Morel y habite : elle est bien vieille, bien infirme, et elle désire nous voir.

— Vous pouviez y aller plus tard. Ma pauvre Clémence,

notre destinée se sépare comme nos personnes ; Paris est mon lot et le tien une chambre de malade !

— Ah ! ne me plains pas plus que je ne t'envie. Je me fais une fête de ce voyage et de la joie que nous allons causer à cette chère grand'mère.

— Tu es trop bonne... *charité bien ordonnée...*

— *Commence par les autres*, interrompit Clémence. Viens, descendons... A bientôt, chère Amélie, sois heureuse !...

— Oh ! je m'amuserai, et toi, tâche d'égayer un peu ce maussade voyage.

— N'aie pas peur ! Adieu !

— Adieu ! »

## II.—INTÉRIEUR DE FAMILLE.

Trois mois après le jour des noces, Amélie et son mari étaient assis à la table du déjeuner, et pendant que la jeune femme faisait le café, M. Valory dépouillait la correspondance que le facteur venait d'apporter. Frappant tout à coup sur une lettre qu'il finissait de lire, il dit, en se tournant vers Amélie :

« Reboux, de Paris, me fait une commande qui, si je pouvais l'accepter, m'aiderait peut-être à doubler notre fortune.

— Qu'est-ce donc ? répondit-elle vivement intéressée.

— Tiens, lis ! »

Elle parcourut le papier :

« Il vous demande des lainages ouvrés, brochés, sûr, dit-il, de leur trouver un placement favorable. Mais, mon cher Franz, qui vous empêche d'accepter ? »

— Cette nouvelle branche nécessiterait d'autres machines, un personnel plus nombreux, des heures de travail plus prolongées.

— Eh bien ! ne pourriez-vous acheter les machines ? ma dot ne saurait être mieux employée !

— Soit ; mais les travailleurs ?

— Qu'avez-vous besoin d'employer à un travail tout mécanique, des hommes faits, qui exigent un salaire élevé ? Prenez des enfants ! ces ouvriers-là ne vous feront jamais défaut. N'est-ce pas rendre un service à ces pauvres familles, que de transformer en ouvrier l'enfant considéré comme un fardeau ? Le même raisonnement pourrait s'appliquer aux heures de travail plus prolongées, car c'est autant de bien-être rapporté à la maison.

— Tu as peut-être raison, dit Valory, homme simple et bon et qui subissait l'influence de la jeune femme : mais enfin, qu'est-il besoin de doubler, de tripler notre fortune ? N'est-elle pas bien suffisante pour nous, et même pour nos enfants, si le ciel bénit notre mariage ? »

Amélie ne répondit pas.

« Ne m'approuves-tu pas ? dit son mari inquiet de son silence : désires-tu quelque chose de plus ? Nous possédons l'aisance... »

— L'aisance de la province, c'est la gêne à Paris.

— Mon ami, si nos bons voisins, nos amis, ceux qui te connaissent enfin et t'apprécient, songeaient à toi, industriel distingué, pour une candidature à la chambre des députés, refuserais-tu cette marque d'estime ?

— Dam ! je ne m'y sens pas grand empressement.

— Mais moi, qui serais si glorieuse de tes honneurs ! »

Il se tourna vers elle :

« Tu aimerais donc Paris ? »

— Je l'avoue... j'aime ce mouvement, ce luxe, ces fêtes, et l'argent gagné en province ne peut se bien dépenser qu'à Paris.